

La Maison-Dieu, 173, 1988, 71-79

Dag NORBERG

LE « PANGE LINGUA »
DE FORTUNAT
POUR LA CROIX

VERS la fin de l'Empire romain, la Gaule avait été une province célèbre pour son érudition, son art oratoire et sa littérature. Au 5^e siècle quand les Francs, les Goths et les Bourguignons s'étaient installés dans le pays, on y trouvait encore des hommes qui s'appliquaient à écrire avec l'élégance formelle de l'époque passée. Mais au siècle suivant, la situation changea. La disparition de l'administration romaine fut définitive, les villes ne purent plus maintenir l'enseignement scolaire, l'évolution de la langue parlée ne fut plus arrêtée par les règles de l'école. Les prêtres et les évêques, pour que le peuple pût les comprendre, se trouvèrent obligés de s'exprimer d'une manière plus simple et de laisser de côté les subtilités rhétoriques, auparavant si aimées des Gaulois. Nous pouvons en voir le résultat chez Grégoire de Tours, conteur plein de vie et d'intérêt, mais dont le latin diffère complètement de celui de Cicéron et de saint Augustin. Cette différence est consi-

dérable même si l'on essaie de fermer les yeux sur l'orthographe mérovingienne et d'entendre Grégoire lire ses textes.

La situation de la poésie, dominée par la versification dactylique, était pire encore. L'évolution de la langue avait effacé l'ancienne distinction quantitative des syllabes et la prosodie classique n'était plus perceptible aux oreilles sans des études approfondies. Comment acquérir ces connaissances quand les écoles avaient disparu ? Au début du siècle vivaient encore certaines personnes qui avaient étudié la versification classique. Tel était Avit, évêque de Vienne, mort en 518. Il avait composé quelques livres en hexamètres sur la création du monde et son histoire primitive. Mais, ne sachant si ce qu'il faisait allait dans le bon sens, il annonce dans une préface son intention de finir « parce que ceux qui comprennent la mesure des syllabes sont si peu nombreux ».

Bien que l'on ne possédât plus les connaissances nécessaires pour écrire des vers, on ne méprisait pas l'art poétique. Même les rois barbares trouvaient un certain plaisir à entendre leurs vertus louées en vers latins. De Chilpéric, roi à Soissons et à Paris et assassiné en 584 après une vie de crimes de toutes sortes, Grégoire de Tours raconte qu'il avait lui-même écrit des vers latins qui, cependant, étaient si mauvais que l'on ne pouvait pas les accepter. Chilpéric, son frère Sigebert et d'autres encore ont reçu le poète Venance Fortunat avec bienveillance quand celui-ci visitait leurs cours et exprimait ses remerciements en poèmes latins.

L'itinéraire de Venance Fortunat

Venance Fortunat (qui, au dernier tiers du 6^e siècle, quitta son pays pour la Gaule) avait reçu une éducation solide selon les méthodes de l'ancienne école latine dans une Italie gouvernée encore par l'empereur romain de Constantinople. Né vers 530-540 à Trévise il avait perfectionné son éducation à Ravenne, qui à cette époque était la capitale de l'Italie. Encore très jeune, il fut

atteint d'une ophtalmie qu'il guérit en oignant ses yeux de l'huile d'une lampe qui se trouvait sur l'autel de saint Martin dans une église de Ravenne. Pour témoigner sa reconnaissance, Fortunat décida de partir en pèlerinage au tombeau de saint Martin à Tours. Le voyage le mena d'abord au-delà des Alpes, à Mayence, Cologne et Trèves où il montra ses talents poétiques dans de petits poèmes dans lesquels il présenta ses hommages aux évêques de ces villes. A Metz, le roi Sigebert le reçut. Il y eut l'occasion de célébrer, en un épithalame, le mariage du roi avec la princesse wisigothique Brunehaut. Il est vraisemblable que ce soit à Metz qu'il a rencontré certains membres de l'aristocratie franque, Gogon, Mummolenus et les ducs Loup et Bodegiselus auxquels il a dédié plusieurs lettres versifiées.

Fortunat a continué son pèlerinage à Soissons, où il semble avoir vu le roi Chilpéric, et enfin à Tours. Cependant il n'a pas terminé son voyage à Tours; mais à Poitiers en 567. De là il n'y avait pas de retour pour Fortunat. Les Lombards avaient envahi le Nord de l'Italie où ils se sont vite rendus maîtres. Fortunat n'avait plus de désir de retourner dans sa patrie. Il est resté à Poitiers qui est devenu son nouveau domicile. Il y est ordonné prêtre et vers la fin du siècle élu évêque. Mais il ne semble pas avoir présidé longtemps à l'église poitevine. L'année de sa mort est inconnue et on doit se contenter de la supposer vers 600.

Fortunat était un homme aimable qui se conciliait facilement l'amitié de tous. Il était lié à plusieurs des ecclésiastiques gaulois, surtout à Grégoire, archevêque de Tours en 573-584. Nous pouvons suivre leur amitié dans plusieurs lettres en vers. A la demande de Grégoire il raconte la vie de saint Martin en quatre livres d'hexamètres. Fortunat a aussi composé de petits poèmes en l'honneur de nobles laïques. Ainsi nous trouvons dans sa correspondance des poèmes à Dynamius, patricius à Marseille, qui appartenait à une vieille famille romaine où il avait même appris l'art de composer des vers. Mais pour Fortunat et son développement spirituel rien ne fut plus important que l'amitié de Radegonde.

Radegonde était fille du dernier roi des Thuringiens, Berthaire. Elle avait vu son père et plusieurs proches parents assassinés dans le Franc Clotaire I (512-561) avait conquis la Thuringe. Elle fut elle-même faite prisonnière et emmenée en Gaule, où Clotaire l'épousa. Mais Radegonde, qui dès l'enfance avait été éprise du mysticisme chrétien, se livra aux prières, aux jeûnes et aux veilles avec une telle ardeur que le roi disait qu'il n'avait pas épousé une reine mais une religieuse. Bientôt Radegonde ne supporta plus la vie de la cour qu'elle abandonna pour se consacrer à une vie religieuse. A Poitiers elle entra dans un couvent qu'elle fit construire et où sa fille adoptive Agnès fut supérieure. Fortunat admirait beaucoup la vie des deux dames. Dans plusieurs petits poèmes il leur présente ses salutations respectueuses, exprime ses remerciements de fleurs, de fruits ou d'autres petits cadeaux, il leur dédie aussi un chant plus étendu *De virginitate*. Radegonde mourut en 587 et Agnès, semble-t-il, à peu près en même temps. Dans une biographie en prose, Fortunat a décrit la vie sainte de la reine qui renonça à tous ses privilèges pour secourir les malheureux.

L'œuvre littéraire de Fortunat consiste en quelques vies de saints en prose, en un chant en hexamètres sur la vie de saint Martin et en beaucoup de poèmes en distiques dactyliques dont la plupart ont la forme de lettres en vers. Ce sont des vers de circonstance où le poète témoigne de son amitié, remercie de cadeaux, déplore la perte d'un ami, recommande une personne, etc. Il exalte souvent les vertus du destinataire qu'il ne se gêne pas pour combler de flatteries plus ou moins exagérées. On a discuté si la poésie de Fortunat appartient à l'Antiquité ou au Moyen Age, en la comparant avec les déclamations stériles dans la poésie d'un Avit de Vienne ou d'un Ennodius de Pavie. C'est une discussion infructueuse. Les lettres versifiées de Fortunat sont à comparer avec les lettres en prose de la basse Antiquité, où Sidoine Apollinaire, Rurice de Limoges ou Gogon, Dynamius et d'autres contemporains de Fortunat, ont essayé de masquer le contenu banal et superficiel par une forme élégante et par des finesses d'expressions. Il

faut avouer que la poésie de Fortunat, qui s'exprime avec une facilité étonnante, est souvent vide de substance. Il emprunte ses phrases à Virgile, à Ovide, à Iuvencus, à Sedulius et à d'autres qu'il pastiche avec une virtuosité remarquable. Mais parce qu'à cette époque la versification dactylique dépendait si étroitement de modèles, elle manque la plupart du temps de fraîcheur et de spontanéité.

Le « Pange lingua »

Comment est-il possible que Fortunat ait réussi, à composer *Pange lingua gloriosi*, une hymne marquée par la profondeur du sentiment aussi bien que par la perfection artistique ? Nous croyons que l'influence de sainte Radegonde y fut pour beaucoup. Elle lui a révélé la valeur d'une vie entièrement dévouée à la foi mystique. C'est grâce à elle qu'il a trouvé des ressources nouvelles pour son art. Un événement de l'an 569 a dégagé la vitalité littéraire du poète.

Depuis quelque temps, Radegonde avait souhaité donner le nom de Sainte-Croix à son couvent. Pour ce but, elle avait besoin de reliques et, aidée par ses parents royaux, elle avait demandé un fragment de la Croix à Constantinople. L'empereur Justin et l'impératrice Sophie se montrèrent favorables et vers la fin de l'an 569 des légats arrivèrent avec les reliques à Poitiers. Ce fut un événement exceptionnel dans la vie à Poitiers. Les reliques furent reçues et déposées au couvent de Radegonde dans une fête solennelle, présidée par l'archevêque de Tours Eufronius, prédécesseur de Grégoire. Nous n'avons pas de renseignements sur les détails mais de ce que nous savons d'autres cérémonies de ce genre, il est permis de conclure que l'on a porté les reliques dans une procession en chantant l'hymne *Pange lingua* de Fortunat.

Pange, lingua, gloriósi proé-
lium certáminis, et super crucis
tropéo dic triúmphum nóbilem,
quáliter redemptor orbis immo-
látus vícerit.

De paréntis protoplásti fraude
factor cóndolens, quando pomi
noxíalis morte morsu córruit, ipse
lignum tunc notávit, damna ligni
ut sólveret.

Hoc opus nostræ salútis ordo
depopóscerat, multifórmis perdi-
tóris arte ut artem fálleret, et
medélam ferret inde, hostis unde
læserat.

Quando venit ergo sacri ple-
nitúdo témporis, missus est ab
arce Patris Natus, orbis cónditor,
atque ventre virgináli carne factus
pródiit.

Lustra sex qui iam perácta
tempus implens córporis, se
volénte, natus ad hoc, passióni
déditus, agnus in crucis levátur
immolándus stípité.

Æqua Patri Filióque, inclito
Paráclito, sempitérna sit beátæ
Trinitáti glória, cuius alma nos
redémit atque servat grátia.

Le poète n'a pas composé ce chant en distiques dactyliques comme d'ordinaire ; mais en ces vers que les métriciens appellent « tétramètres trochaïques catalectiques ». Ce fut un choix heureux. Bien que les vers soient quantitatifs selon les règles de la poésie classique, les accents des mots alternent en général régulièrement. On n'a donc pas de difficulté à entendre le rythme. De plus, le poète n'était pas lié aux formules et aux lieux communs du vers dactylique. Il s'est procuré la liberté de créer une langue simple, adaptée au sujet, qui nous

Chante, ma langue, le combat,
la glorieuse lutte ; dis le noble
triomphe du trophée de la croix :
le rédempteur du monde, immolé,
est vainqueur.

Le créateur, attristé de l'éga-
rement du premier père, précipité
dans la mort en mordant le fruit
néfaste, choisit lui-même un arbre
pour réparer l'arbre de mort.

Cette œuvre de salut, l'ordre
divin l'exigeait, pour vaincre par
la ruse la ruse du malin, pour
porter le remède d'où venait la
blessure.

Quand fut accomplie la plé-
nitude du temps, envoyé d'auprès
du Père, le Fils, créateur du
monde, devenu chair dans un sein
virginal, parut.

Trente années achevées, au
terme de sa vie, il se livre volon-
tairement à la passion à laquelle
il était destiné. L'Agneau est
élevé en croix pour être immolé
sur le bois.

Au Père et à son Fils, à l'Esprit
consolateur, à l'heureuse Trinité,
gloire éternelle, car sa grâce bien-
faisante nous rachète et sauve.

touche par sa spontanéité et sa ferveur. On n'y trouve rien de la monotonie ou de l'artifice superficiel qui, trop souvent, marquent la poésie de la basse Antiquité.

Après Fortunat les chants de procession montrent souvent la même versification. Ainsi *Urbs beata Ierusalem dicta pacis visio*, « La cité bénie de Jérusalem, appelée "la vision de la paix" », probablement composée à l'époque mérovingienne, et plusieurs hymnes du 9^e siècle. C'est peut-être le résultat du succès liturgique de l'hymne de Fortunat. Mais Fortunat n'est pas le premier qui se soit servi de ce vers. A peu près 150 ans plus tôt son prédécesseur sur le siège de Poitiers Hilaire avait écrit un livre d'hymnes dont, malheureusement, la plus grande partie est perdue. Mais, entre les hymnes conservées, il y a une qui commence par les mots *Adae carnis gloriosa et caduci corporis in caelesti rursus Adam concinamus proelia*, « Chantons les glorieux combats d'Adam de chair et de corps fragiles, achevés par l'Adam céleste. » On a signalé que *gloriosa*, rapporté à *proelia*, se trouve au même endroit du vers que *gloriosi* chez Fortunat et on en a tiré la conclusion que Fortunat connaissait l'hymne d'Hilaire. C'est possible mais il faut souligner que les hymnes d'Hilaire, à ce que nous pouvons voir, étaient imprégnées d'une érudition tout autre que simple et populaire.

Il nous semble plus vraisemblable que Prudence ait inspiré Fortunat. Prudence se sert du même vers dans deux chants. Dans *Péristéphanon* 1, il rend hommage aux martyrs de Calahorra Emeterius et Chelidonius, dans *Cathémérinon* 9, il décrit la vie et l'œuvre de salut du Christ. Dans le premier chant il ose formuler la sentence hardie : *dulce tunc iustis cremari, dulce ferrum perpeti*, « les justes trouvaient de la douceur à être brûlés, de la douceur à supporter le fer ». Fortunat se rappelle peut-être de ces mots quand il écrit, dans la version originale : *dulce lignum dulce clavo dulce pondus sustinens*, « o bois très doux qui porte un fardeau si doux avec des clous si doux ».

Il est plus probable que Fortunat se souvient de la strophe suivante dans le dernier chant de Prudence :

Solve vocem, mens, sonoram, solve linguam mobilem, dic tropaeum passionis, dic triumphalem crucem, pange vexillum, notatis quod refulget frontibus.

« Délie la voix harmonieuse, délie la langue mobile. Dis le trophée de la passion, dis le triomphe de la Croix, chante le signe qui brille sur les fronts qui en sont marqués. »

Le sujet est le même dans la première strophe de Fortunat, les mots sont partiellement les mêmes (*pange, lingua, tropaeo, dic triumphum*). Les reliques de la sainte Croix ont été portées, comme dans une procession de triomphe, au monastère de Radegonde. Fortunat savait bien que dans un triomphe romain on montrait les trophées conquis dans la bataille. Le Christ avait remporté la victoire sur la croix, et la croix était donc devenue son trophée.

Les pères de l'Église ont souvent interprété l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau. On a comparé Ève et la sainte Vierge, l'arbre du serpent au milieu du Paradis et l'arbre de la Croix. Le péché fut introduit au monde par une femme, il fallut que le monde soit délivré du mal par une femme. L'homme tomba par l'arbre du Paradis, c'était du même arbre que dépendait la Rédemption. Dieu avait donc marqué l'arbre du Paradis, disait-on, dont un plant fut sauvé dans le déluge pour devenir l'arbre dont on a fait la Croix. Saint Ambroise dit, dans son commentaire du Psaume 35, 3 : « La croix du Christ nous a rendu le Paradis. Car cet arbre est celui que le Seigneur a montré à Adam. »

C'est la même idée que Fortunat exprime dans les strophes 2 et 3 qu'il introduit par le vers *De parentis protoplasti fraude factor condolens*, marqué par la double assonance de *p* et de *f*.

Dans l'épître aux Galates 4, 4 saint Paul dit : « lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme ». Fortunat a presque littéralement rendu ces mots dans la strophe 4 ; mais à *natus*, « Fils », il a ajouté *orbis conditor* pour faire ressortir le contraste entre la majestueuse puissance du Créateur et le petit

nouveau-né, pleurant dans la crèche, dont il parle dans la cinquième strophe.

La période de 30 ans est exprimée, à la mode romaine, par les mots *lustra sex*. C'est après cette période, dit Fortunat dans les deux strophes suivantes, que le sacrifice de Jésus s'achève sur la croix. Le poète évite ici toute prolixité. *Hic acetum, fel, harundo, sputa, clavi, lancea* écrit-il dans la version originale avec une concentration vigoureuse. Les particules de liaison sont aussi omises dans la suite : *sanguis, unda profluit, terra, pontus, astra, mundus quo lavantur flumine*.

Dans les trois strophes finales Fortunat s'adresse directement à la Croix. Inutile d'essayer de paraphraser ou d'expliquer ce texte. Aucune traduction, aucune interprétation ne peuvent rendre justice à la beauté des vers finaux. Il faut les lire dans leur forme latine originale pour bien entendre la profondeur de l'émotion du poète. Ils sont sublimes.

Dag NORBERG